

## Introduction (Jean-Pierre Devroey)

L'utilisation de l'anthroponymie comme outil et marqueur d'enquêtes d'histoire sociale n'est pas une nouveauté pour l'historien médiéviste et moderniste. Dans le très large espace chronologique marqué en Occident par des systèmes de nom unique qui couvre tout le début du Moyen Âge, la *Namenforschung* a surtout été utilisée depuis les travaux de l'école de Münster/Fribourg comme outil prosopographique et comme indicateur des relations familiales et sociales dans les strates aristocratiques de la société médiévale. Le nom a servi à agréger des individus à des lignées familiales (Stammname) puis à étudier les pratiques d'alliance et les liens entre famille et pouvoir (pour reprendre le titre du livre séminal de Régine Le Jan). Le défi posé pour le Haut Moyen Âge par la question de recherche du présent volume – dans quelle mesure le nom d'un individu est-il un indicateur de déplacements dans l'espace – est d'une toute autre ampleur puisqu'elle pose la question de la mobilité géographique dans toutes les couches sociales.

La période qui va du III<sup>e</sup> au X<sup>e</sup> siècle est volontiers caractérisée comme une ère d'invasions ou de migrations des peuples sur le continent européen (pensons aux cartes hachées de flèches des atlas historiques). Depuis les remarques formulées par Marc Bloch, nous savons que le poids démographique des peuples en migration a été presque partout négligeable par rapport aux populations autochtones. En comparaison du Monde romain qui brassait largement les hommes dans son économie-monde avec les villes trépidantes, les installations de vétérans, les déplacements forcés de captifs ou l'installation de peuples fédérés dans des territoires déterminés, le premier Moyen Âge apparaît comme une société aux réseaux et aux horizons plus étriqués, figée à partir du VII<sup>e</sup> siècle (d'après la fameuse thèse de Pirenne) dans des petits mondes sédentaires. Nous devrions donc compter autant, sinon plus, sur une mobilité interne, plutôt que sur des apports extérieurs, au moins dans les régions centrales du monde médiéval qui n'ont pas été soumises à l'influence des migrations de détresse, provoquées par les guerres et les invasions, ou par l'installation systématique comme esclaves de captifs issus de ces tribulations militaires. Les études rassemblées ici répondent à cette ambition en se plaçant successivement au centre (franc) de l'Occident, puis aux marges, sur la frontière de la Chrétienté ibérique.

Quelle part l'anthroponymie peut-elle prendre à ce débat sur la mobilité et le métissage dans les sociétés du Haut Moyen Âge ? Les recherches rassemblées ici montrent que l'étude des pratiques anthroponymiques est un excellent outil pour mesurer la diffusion du nom dans l'espace. Mais l'articulation entre le déplacement des noms et la mobilité sociale ou spatiale se révèle plus délicate à argumenter du point de vue de l'historien.

L'étude de la mobilité effective (basée sur des marqueurs directs) permet de répondre par l'affirmative à la question. Encadrés par les moines, les hommes et les femmes de Saint-Germain-des-Prés quittent leur famille et leur village pour prendre

ped dans d'autres entités du réseau seigneurial. Toutefois, l'anthroponymie ne permet pas de suivre ces migrations encadrées. Dans le cas de membres des strates aristocratiques de la société comme les moines bénédictins qui militent sous l'autorité de Benoît d'Aniane, au début du IX<sup>e</sup> siècle, les sources narratives sont au contraire confirmées et leur témoignage amplifié par l'utilisation des listes mémorielles comme les *libri vitae* et les documents nécrologiques. Ces déplacements à grande distance d'Aniane et des monastères occitans vers l'Alsace et les monastères rhénans sont évidemment propres aux groupes aristocratiques, ici dans les milieux religieux, ailleurs dans les rangs de la *Reichsaristokratie* étudiée par Régine Le Jan.

Des pionniers comme Hans-Werner Goetz avaient très tôt cherché à tirer parti des pratiques anthroponymiques pour étudier le système de dénomination dans les couches paysannes du monde franc. Les travaux de Monique Bourin et de Pascal Chareille ont marqué un double élargissement de ces problématiques en abordant la question de la distance sociale au travers des modes de dénomination des colons et des serfs dans le polyptyque de Saint-Germain-des-Prés avec l'appui de solides méthodes d'inférence statistique. À partir du même corpus anthroponymique (8447 individus répartis en deux générations), Pierre Darlu et Pascal Chareille mesurent ici si et comment les outils d'analyse issus de la génétique des populations peuvent utiliser les marqueurs anthroponymiques pour identifier des déplacements de population. L'utilisation des patronymes germaniques dans cette perspective repose sur deux approches : la première, statique, étudie le polymorphisme des patronymes, la seconde, dynamique, cherche à mesurer la spécificité géographique et les échanges qui ont pu se produire dans le temps. L'exercice révèle un certain nombre d'écueils méthodologiques. Si les enquêtes menées dans la région parisienne et en Catalogne (avec des systèmes patronymiques différents) confirment qu'il y a bien une certaine différenciation régionale des corpus anthroponymiques au Haut Moyen Âge, l'interprétation de ces différences en termes de mobilité spatiale est difficile à argumenter. Une de ces difficultés tient à la séparation des populations en deux générations, qui postule que la transmission des éléments du nom se fait principalement entre parents et enfants. Comment distinguer parmi les éléments patronymiques 'importés' ceux qui proviennent effectivement de l'extérieur et ceux qui se transmettent avec un ou plusieurs sauts de génération (principalement entre grands-parents et petits-enfants ?).

Les travaux rassemblés ici aux marges ibériques de la Chrétienté montrent clairement que la matière anthroponymique doit être maniée par l'historien avec beaucoup de prudence méthodologique pour éviter les généralisations abusives. Parmi les nouvelles perspectives de recherche, on peut relever le croisement entre les données de l'anthroponymie et celle de la toponymie qui est étudié ici à propos de l'immigration basque en Castille, ou arabe et mozarabe en Asturies et en Léon. Malheureusement, même lorsque que les données anthroponymiques proviennent de groupes linguistiques totalement différents, les analyses se révèlent difficiles à

mener. Personne ne voit plus systématiquement dans un paysan porteur d'un nom germanique, arabe ou basque, dans un bassin linguistique roman, un simple migrant, marqué du stigmate de l'envahisseur. L'adoption de noms et de systèmes anthroponymiques 'étrangers' par les populations autochtones traduit des phénomènes d'adaptation culturelle qui relèvent de l'acculturation et de l'appropriation. Certains noms de provenance extérieure peuvent devenir populaires pour des raisons de mode ou de notoriété de leurs porteurs. La circulation de ces patronymes relève alors de la diffusion sociale du nom des couches supérieures ou couches populaires et ne sont pas le résultat d'une migration.